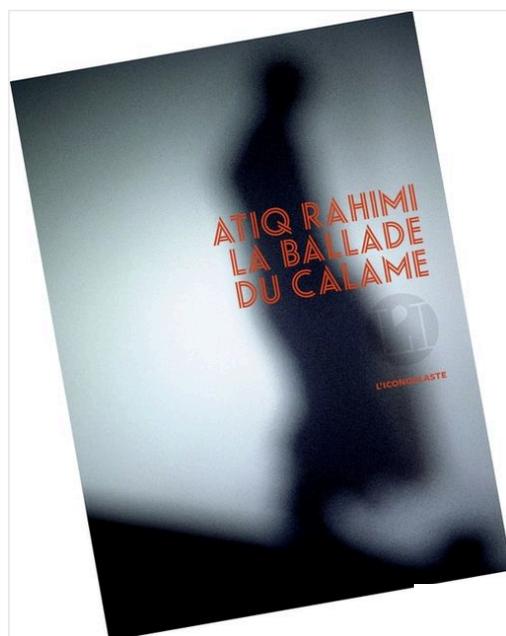


Neuf perles injustement oubliées de la rentrée littéraire



Conseils Alors que les projecteurs se concentrent sur une poignée de livres, et au moment où les prix battent leur plein, quatre lecteurs avertis proposent leurs plus belles découvertes. Avis aux curieux.

Le choix de François Busnel

Animateur et producteur de l'émission télé «La grande librairie» et directeur de la rédaction du magazine *Lire*.

«Today We Live», Emmanuelle Pirotte, Le Cherche Midi, 240 p.

«Le premier roman d'Emmanuelle Pirotte. Ah, quel choc! Le titre est assez mauvais. L'éditeur aurait dû le lui faire changer. Mais oubliez-le vite et tournez les pages! Nous

sommes en décembre 1944 dans les Ardennes belges. C'est la contre-offensive allemande, décisive pour Hitler qui joue son va-tout. Il lance alors l'opération Greif: des Allemands, parfaitement bilingues, infiltrés dans les rangs de l'armée américaine. Voilà pour le décor. Tout débute par une scène d'anthologie, au cœur de la forêt, sous la neige: une petite juive de 7 ans est tenue en joue par deux SS déguisés en Américains. Le coup part. Elle se retourne: l'un des SS a tué l'autre. Emmanuelle Pirotte raconte le lien étrange qui unit une fillette juive et un SS, en pleine décade, loin de tous les clichés. Ce SS, véritable machine à tuer, ne ressent aucune pitié, c'est autre chose. Qui le ramène à son passé de trappeur au Canada. Emmanuelle Pirotte, fille du grand poète Jean-Claude Pirotte, a bien lu Jim Harrison!»

«Noireclair», Christian Bobin, Gallimard, 88 p.

«Christian Bobin est un voyant. Pas seulement un poète, un voyant. Ce livre est le livre du silence. Il y a vingt ans disparaissait la femme qu'il aimait, Ghislaine. Il lui avait consacré, à vif, un magnifique ouvrage, «La plus que vive». Vingt ans après, voici «Noireclair». La boîte à souvenirs, jamais vraiment refermée, est ici exposée au grand soleil. Ce fameux «soleil noir» d'une mélancolie qui n'est jamais exempte de joie. Ainsi Christian Bobin fait-il, en quelques phrases étincelantes, l'éloge du manque. «Rien de plus heureux que de penser à ceux qui ne sont plus: ils reviennent par cette pensée et c'est comme si on gagnait au bras de fer avec la mort, éprouvant la douceur d'être momentanément vainqueur des ténèbres». Le poète fait surgir la lumière de ce que nous croyons être la nuit. Grâce

soient rendues à Christian Bobin. »

Le choix de Delphine de Candolle

Directrice de la Société de lecture de Genève

«Mille et un morceaux», Jean-Michel Ribes, L'Iconoclaste, 528 p.

«Un kaléidoscope, un puzzle, un paon qui fait la roue et une pièce montée: «Mille et un morceaux», le dernier ouvrage du flamboyant Jean-Michel Ribes, est tout cela et plus encore. Avec un sens de la formule indéniable, un verbe aiguisé comme un sabre, qu'il manie aussi élégamment et agilement qu'un joueur d'escrime, le directeur du Théâtre du Rond-Point, à Paris, nous fait entrer dans les coulisses de sa vie, côté cour et côté jardin. On croise des politiques, des artistes, des révolutionnaires, des funambules, mais aussi, et surtout, sa famille, c'est-à-dire ses amis. On grimpe également dans son alcôve, où se déroulent des scènes dignes d'un Feydeau et d'un Marivaux réunis. Normal pour un dramaturge qui se joue de tout et à qui la réalité (des infirmités aux maux) joue des tours. Mais la normalité s'arrête là, car son ordinaire est extraordinaire. On se délecte de ses «miettes», on se réjouit qu'elles tombent sur la table pour les grignoter. Elles crissent sous la dent, elles sont croustillantes à souhait. On savoure aussi ses anecdotes, ses bribes de vie, ses accrochages, ses moments de silence qui en disent long, ses cris de joie, ses cris de haine, ses partis pris, ses audaces, son si vif esprit. »

«La ballade du calame», Atiq Rahimi, L'Iconoclaste, 208 p.

«Des centaines de milliers de migrants franchissent chaque jour les frontières et occupent une place prépondérante dans l'actualité. Mais qu'est-ce que l'exil?

Dans son dernier livre, Atiq Rahimi (Prix Goncourt 2008 pour «Singué sabour - Pierre de patience») nous emmène dans une promenade poétique et spirituelle aussi gracieuse que ténébreuse. L'auteur franco-afghan nous rappelle que «l'exil ne s'écrit pas. Il se vit. » Mais alors, comment en parler? Ses mots se détournent, se dérobent, se cachent, se terrent et taisent sa terre natale. L'exil est une page blanche, comme l'écriture qui se rebiffe et se refuse à lui. D'une blancheur éclatante comme les étendues de neige que ses pas ont foulées pour fuir son pays. L'auteur convoque alors de grands poètes qui, eux, ont su l'exprimer, tel Ovide: «L'exil, c'est laisser son corps derrière soi. » A quoi Atiq Rahimi ajoute: «Et avec son corps, ses mots, ses secrets, ses gestes, son regard, sa joie...» L'exil est non seulement géographique mais aussi linguistique. Sevrage du pays, disparition des mots. Comment partir à leur rencontre, les retrouver? L'angoisse habite l'auteur, les insomnies hantent ses nuits. Absence, errance, solitude, vacuité. Alors surgit le calame, naturellement. Ce fin roseau taillé en pointe le rappelle à son enfance: il se remémore son apprentissage de la langue à travers la calligraphie et se la réapproprie petit à petit. Elle se transforme, car le corps agit, en «callimorphie». Comme l'exil qui l'a transformé. Il arrive à en sculpter les détours et à en contourner les formes. Et à travers ces gestes et ces dessins qui le dévoilent, le désir surgit en lui rendant sa liberté. Libre et ailleurs, puisque «ailleurs est le vrai sens de l'exil». »

Le choix de Pascal Vandenberghe

Président-directeur général de Payot

«L'imposteur», Javier Cercas, Actes Sud, 403 p.

«Il s'agit bien d'un roman, mais pas d'une fiction. L'écrivain espagnol s'est intéressé à la vie d'Enrico Marco, icône nationale antifranquiste, symbole de l'anarcho-syndicalisme, président de l'Amicale de Mauthausen, du nom du camp de concentration nazi. En juin 2005, un jeune historien révèle l'incroyable imposture: Marco n'a jamais été déporté, pas plus qu'il n'a été un opposant clandestin au franquisme. Au-delà de cette imposture incroyable, sur laquelle Cercas va enquêter, c'est le sens du travail de l'écrivain et le rôle du roman qui sont ici questionnés. L'écrivain n'est-il pas lui-même un imposteur? Magistral!»

«Quand le diable sortit de la salle de bain», Sophie Divry, Noir sur Blanc, 320 p.

«Dans «Quand le diable sortit de la salle de bain», Sophie Divry aborde de façon tout à fait originale les pérégrinations d'une jeune chômeuse à l'aide sociale. Que ce soit dans le récit lui-même ou dans sa forme, l'auteure offre un roman excentrique, pas du tout larmoyant, contrairement aux nombreux romans ayant déjà abordé ce sujet: drôle, émouvant, ce livre un véritable bijou, très attachant et décalé. Jouissif!»

«Atlas des reflets célestes», Gofan Pefrović, Noir sur Blanc, 324 p.

«Je terminerai par un livre formidable. Il s'agit d'un roman qui s'inscrit dans la longue tradition des livres imaginaires, comme le souligne Alberto Manguel dans sa préface. S'il n'en est pas à son coup d'essai, l'écrivain serbe réussit ici un coup de maître: ce livre est foisonnant, érudit, joyeux, drôle et intelligent. Vous y apprendrez comment se défendre des voleurs de rêves, ou encore comment découvrir la nature secrète des miroirs, en suivant les aventures des multiples personnages qui peuplent ce livre. Excellent!»

Le choix de Jean-Louis Kuffer

Critique littéraire et écrivain romand

«Marges», Jean Prod'hom, Antipodes, 164 p.

«Jean Prod'hom est un promeneur solitaire attaché à notre terre et à ses gens, un rêveur éveillé, un grappilleur d'émotions, un poète aux musiques douces et parfois graves, un roseau pensant (sur l'époque) et un chêne pensif (sur nos fins dernières). Un an après «Tessons», recueil d'éclats sautés d'un paradis pas tout à fait perdu, ces «Marges» confirment l'évidence que «l'infini est à notre porte». Souvenirs d'une enfance lausannoise de sauvageon, flâneries dans l'arrière-pays vaudois ou au diable vert napolitain, vacillements et riches heures constituent un kaléidoscope verbal enrichi par le contrepoint d'images photographiques. Miracle combien actuel et inattendu: ce trésor de sensibilité a été tiré d'un blog (lesmarges.net) par l'éditeur Claude Pahud, enfin éclairé par une fraternelle postface de François Bon. »

«Le mur grec», Nicolas Verdan, Bernard Campiche Editions, 252 p.

«L'actualité dramatique des crises européennes et des migrations trouve, dans «Le mur grec» de Nicolas Verdan, une projection romanesque exacerbée, sur fond de roman noir économique-politique très bien documenté et très prenant humainement parlant. Le protagoniste est un flic sexagénaire, Agent Evangelos, dont les tribulations existentielles recourent celles de son pays en dégingue. Chargé d'une mission dont il découvrira finalement les tenants et les aboutissants, liés à la corruption amniant,

Agent Evangelos vit à la fois une rédemption personnelle par la venue au monde, en cette nuit de décembre 2010, du premier enfant de sa fille.

Dix ans après «Le rendez-vous de Thessalonique», son premier livre, Nicolas Verdan retrouve sa source grecque (sa seconde patrie par sa mère) avec un roman âpre et bien construit, tissé de constats amers et de questions non résolues. Nourri par les reportages sur le terrain du journaliste, «Le mur grec» illustre le talent accompli d'un vrai romancier qui prend le lecteur «par la gueule»...»

Propos recueillis par Anne-Sylvie Sprenger